

# Trouble dans le portrait

Christophe Beauregard

Commissariat : Paul Ardenne



## Trouble dans le portrait

Le corps humain, social comme intime, est le sujet de prédilection de Christophe Beauregard (France, 1966), photographe portraitiste et héritier des portraitistes historiques que furent, dans le domaine de la photographie, August Sander, Richard Avedon ou encore Diane Arbus.

Parallèlement à ses portraits de célébrités et au fil de séries consacrées à l'univers du cirque (*Pinder*, 1993), aux personnes tatouées (*Pentimento*, 2011) ou encore aux paparazzi (*Hush-hush*, 2014), Christophe Beauregard n'a cessé d'interroger son rapport au photoreportage. À la société friande de «spectacle» (Guy Debord), le photoreportage fournit sans délai les images qu'elle attend, valorisant le scoop, le spectaculaire et l'excitation émotionnelle. Le reportage photographique, pour autant, est l'effet d'une mise en scène, d'une perspective orientée. Domaine par excellence du «Ça a été» (Roland Barthes), la photographie est également l'empire du faux-semblant. La preuve par l'image ne prouve pas forcément quelque chose.

L'exposition «Trouble dans le portrait» présente quatre séries photographiques réalisées par Christophe Beauregard entre 2007 et 2020. *Semantic Tramps* (2007) se consacre à la désocialisation, à ses images et à ses clichés médiatiques. *It's Getting Dark* (2011-2014) offre une réflexion, menée par l'image et le geste, sur le corps voilé.

*Le Meilleur des Mondes* (2012) et *Why Not Portraits?* (2019) pistent l'identité contemporaine sur fond de culture du narcissisme et d'uniformisation de l'image corporelle. Christophe Beauregard photographe s'y fait entremetteur : il théâtralise ses prises de vue, recourt à la «photographie mise en scène», jusqu'à jouer avec ses modèles, devenus des otages de leur propre mise en image.

Christophe Beauregard entretient, via l'image, un double discours. Tout à la fois, il se défie du «faux-semblant» et y puise un prétexte à ses images photographiques. Ce faux-semblant s'invite sans vergogne dans l'exposition «Trouble dans le portrait». Sa raison d'être ? Nous faire réfléchir, nous spectateurs, à ce que nous voyons. Mieux que cela, à dire vrai : nous inciter à méditer ce que nous voudrions voir. Car nous ne sommes jamais neufs ou neutres « devant l'image » (Georges Didi-Huberman), à plus forte raison devant l'image de nous-mêmes. Tout portrait est un piège, la figure y rejoue l'identité selon des modalités qui convoquent l'apparence stricte autant que la construction esthétique, autant le souci de la vérité que la ruse du simulacre. En quoi un portrait Harcourt est-il «vrai» ? Plus que d'une «personne», plus que d'un être particulier, il rend surtout compte de l'assujettissement du modèle à un mode de représentation de soi que l'on veut croire prestigieux. Un signe d'aliénation – «miroir mon beau miroir, montre-moi comme je suis la plus belle, le plus beau».

La société individualiste dans laquelle nous vivons fait du corps le fétiche majeur. Comme le pointait déjà au siècle dernier le sociologue Christopher Lasch, «l'intérêt transcendantal pour soi-même» qu'y manifeste l'individu a pour effet une quête d'image aussi continue que torturante. L'identité, moins que jamais formée, est à reconstruire sans cesse au prorata des modes et de la capacité à se montrer in, en une noria d'adhésions à un modèle consensuel où un cliché remplace l'autre à un rythme accéléré. Cette quête identitaire, aurait-elle pour vertu suprême d'enrichir les managers en développement personnel, est dramatique. Elle constitue mécaniquement et psychologiquement, en ce monde en constante évolution qui est le nôtre, monde de mutation perpétuelle des signes de l'excellence ou de l'intégration, une entreprise interminable, un permanent Bildungsroman («roman d'apprentissage»). Vivre, au creux inconfortable de cet écosystème narcissique, c'est devoir se construire en passant son temps à se chercher, au risque, plus que de se perdre, d'être toujours-déjà perdu.

Christophe Beauregard, en maître du portrait joué, ne désaliène pas ses modèles en leur offrant d'eux-mêmes l'image flatteuse espérée. Il leur tend au contraire un miroir où lire leur condition aliénée dans un monde d'apparences où l'image, à la fois, est tout et n'est rien. C'est là le mobile premier et profond du jeu permanent que le photographe

entend bien jouer avec ses modèles comme avec les spectateurs de ses photographies. On s'étonne moins, dès lors, que les SDF que l'artiste fixe sur l'image dans sa série *Semantic Tramps* (2007) soient en réalité des comédiens déguisés auxquels le photographe a demandé de prendre des poses conformes à notre représentation mentale de l'exclu social. Ce dispositif est choquant ? Il l'est, en effet, comme peut l'être le cliché que nous avons en tête en la matière, le plus souvent oublié du sujet (la personne exclue, son individualité) au bénéfice de son image médiatique (la représentation normative, sans fin répétée médiatiquement, du SDF standard).

Comment, portraitiste, ne pas mentir ? Le portrait-vérité est-il tout simplement possible ? On sait bien que non et l'on en voudra pour preuve le panneau dans lequel tomba Gisèle Freund en personne, grande théoricienne de la photographie et portraitiste adulée, roulée dans la farine par le président François Mitterrand dont elle fit en 1981 le portrait officiel (sur l'image de Freund, un homme d'État droit, nourri de la pensée classique et de Montaigne ; dans les faits, un machiavélien adepte de la politique de l'ombre et du mensonge calculateur). Ne jetons pas la pierre au portraitiste. Rappelons seulement à quoi il s'expose, le plus souvent dans la complaisance, le risque d'être joué par son modèle plus encore qu'il joue de lui.

Voyons Christophe Beauregard, dans ce prisme de duplicité, comme un faiseur d'images lucide, refusant l'illusion de la représentation flatteuse ou servile et lui préférant le contrôle sur les images qu'il produit. La série photographique *Why Not Portraits?* (2019) est à cet égard signifiante : chaque modèle qui y prend la pose vient avec ses arguments (jeunesse, prestance, attitude de force), une position avantageuse que le photographe désamorce en faisant poser ledit modèle devant un fond inapproprié, en l'occurrence un tissu imprimé démodé évoquant, en termes symboliques, le déclassement. Se croire important, oui, le modèle en a le droit. Chaque portrait, vient rappeler en contrepoint Christophe Beauregard, est toutefois un memento mori autant qu'une preuve d'être, un fait d'existence autant qu'une vanité.

«Trouble dans le portrait», exposition de portraits, est de la sorte, si l'on peut dire, son propre envers, une exposition de non-portraits. Le modèle, sans toujours le savoir, y tient rang de cobaye. C'est le cas pour la série *It's Getting Dark* (2011-2014), où le photographe demande à ses modèles de poser en se voilant le visage, comprendre : en perdant tout le bénéfice du portrait proprement dit (le mot «portrait», terme médiéval, vient de «pour trait», à savoir «ce qui rend compte des traits distinctifs du visage»).

Les images photographiques, chez Christophe Beauregard, peuvent bien se donner pour « vraies », spontanées, volées au temps selon le vieux principe cartier-bressonien de l'«instant décisif» et du Kairos, elles sont en réalité construites de toutes pièces, au terme d'une manipulation où s'abolit toute surprise : des prises de vue que l'on croira nées du libre jeu du modèle mais s'avérant élaborées de façon à égarer l'œil du spectateur. Les portraits toujours précis que peaufine le photographe, censés dire l'identité et la décliner dans ce qui la rend le plus définissable, le visage et son expression (voir notamment la série *Le Meilleur des Mondes*, 2012), diluent en bout de course cette identité dans des effets d'uniformité et de normalisation visuelles. Une conspiration délibérée.

Christophe Beauregard jouerait-il avec nos nerfs optiques ? Aucun doute sur ce point, mais alors à cette fin didactique et secourable, nous réapprenons à regarder, à voir, à flairer l'imposture derrière l'apparence altière ou se voulant parfaite. L'image : une icône (elle contient le monde) mais aussi le simulacre (elle n'est qu'une surface plane chargée de figures). Et notre regard ? Un trop grand ami du leurre, à l'évidence, qu'il convient de déniaiser, de remettre dans le droit chemin, celui du regard adulte maîtrisé et « pensif » (Régis Durand).

**Paul Ardenne**  
Écrivain et historien de l'art.



Paul Ardenne et Christophe Beauregard au studio du Bateau-Lavoir

Photographie par Christophe Beauregard  
2021

## Christophe Beauregard

Né en France en 1966, je vis et travaille à Paris. Licencié en Littérature Anglophone, c'est après ma rencontre avec Sam Francis dans son atelier à Palo Alto en 1989 et un voyage d'un an en Écosse pendant lequel je pratique assidûment le dessin et la peinture, que je décide de rentrer aux Beaux-Arts l'année suivante. Diplômé en 1992, je choisis de m'orienter vers la photographie et deviens assistant de nombreux photographes people et de mode. Dès 1996, je réalise des portraits de célébrités pour la presse et la publicité. Et à partir de 2003, je développe un travail artistique.

Le corps humain, social comme intime, est mon sujet de prédilection. Fasciné par les symptômes de notre hédonisme contemporain et ses représentations, mes photographies montrent comment notre corps fait les frais de notre obsession de donner un sens à notre existence et comment nous désirons être uniques tout en nous conformant aux normes.



Cette approche particulière du portrait et sa mise en scène m'a valu un certain nombre de collaborations prestigieuses, de Dior à Berluti, en passant par le Centre Pompidou-Metz ou le CentQuatreParis en France. J'ai également été exposé à l'étranger : Schirn Kunsthalle Frankfurt – De, Alcatel Lucent - Us, Museo dell'Opera del Duomo de Prato, It. Je suis représenté par Ségolène Brossette Galerie en France.

J'ai publié mes photographies dans *Manuel d'Esthétique* et *Semantic Tramps* (Filigranes Éditions), *Europe Echelle 27* (Trans Photographic Press) et *Sari* (Christophe Daviet-Théry). Mon travail est régulièrement publié dans des magazines tels que *Le Monde*, *L'OEil*, *Libération*, *Les Inrocks* et se trouve dans plusieurs collections privées et publiques.

## Paul Ardenne

Paul Ardenne né en France en 1956, est membre de AICA-France.

Agrégé d'Histoire, docteur en Arts et Sciences de l'art, universitaire, collaborateur des revues *Art press*, *Archistorm* et *INTER-Art actuel*, Paul Ardenne est l'auteur de plusieurs ouvrages ayant trait à l'esthétique actuelle : *Art, l'âge contemporain* (1997), *L'Art dans son moment politique* (2000), *L'Image Corps* (2001), *Un Art contextuel* (2002), *Portraiturés* (2003). Autres publications : *Extrême - Esthétiques de la limite dépassée* (2006), *Images-Monde. De l'événement au documentaire* (avec Régis Durand, 2007), *Art, le présent. La création plastique au tournant du XXIe siècle* (2009), *Moto, notre amour* (2010), *Corpopoétiques 1* (2011) et *2* (2012), *Cent artistes du Street Art* (2011), *Heureux, les créateurs ?* (2016), *Un Art écologique. Création plasticienne et anthropocène* (2018), *Helmut Newton, le masculin photographique* (2022), *L'Art en joie. Esthétiques de l'humanité joyeuse* (2023, en cours de publication).

Il est également romancier : *La Halte*, *Nouvel Âge*, *Sans visage*, *Comment je suis oiseau*, *Belly le Ventre*, *Roger-pris-dans-la-terre*, *L'Ami du Bien*.



Curateur en art contemporain, Paul Ardenne a conçu les expositions « Micropolitiques » (Grenoble, 2000), « Working Men » (Genève, 2008). Il a été l'un des commissaires invités de l'exposition « La Force de l'art », au Grand Palais, à Paris, en mai-juin 2006.

Autres commissariats (sélection) : « Ailleurs » (Paris, 2011), « WANI » (Paris, 2011), « L'Histoire est à moi ! » (Printemps de Septembre à Toulouse, 2012), « Aqua Vitalis » (Caen, 2013), « Motopoétique » (MAC Lyon, 2014), « Filip Markiewicz », Pavillon du Luxembourg, 56e Biennale d'art de Venise (2015), « Fragmentations », Hybride 3, biennale de Douai (2015), 1ère biennale art nOmad, « Sublime de voyage » (2015), « Rivage, rivages », LA LITTORALE #6, biennale internationale d'art contemporain d'Anglet-Côte basque (Anglet, 2016), « Love Stories » (Photaumnales de Beauvais, 2016), « Dendromorphies » (Paris, 2016), « Courants verts. Créer pour l'environnement » (Paris, 2019), « L'anthropocène et après » (Saint-Denis de la Réunion, 2020), biennale Hybride V (Lens, 2021).

## Why Not Portraits ?, 2019-2021

15 photographies couleur C-Print  
70 x 70 cm  
Édition de 8 + 2EA

La série photographique *Why Not Portraits?* («Pourquoi pas des portraits ?») interroge la question de la pose et du cadre : comment, lorsque l'on compose un portrait, positionner le sujet photographié ? La règle veut que le premier plan, recueillant la figure du modèle, prévale sur le second, ici des tissus imprimés volontairement «sans qualité» sinon celle-ci, imposer un affichage visuel qui fait contraste, perturbant pour l'œil. *Why Not Portraits?*, précise Christophe Beauregard, «a pour objectif de rassembler des portraits d'anonymes et d'inciter à porter une attention particulière à leur apparence.

Comme dans certaines toiles de Matisse du début du XXe siècle, ces modèles sont photographiés devant des fonds imprimés, l'occasion de questionner les rapports de la figure au fond. Il peut exister un lien formel entre ce fond et les matières des vêtements, soit au contraire la figure s'en détache.» L'anonyme figuré, quand il s'agit d'un portrait, est d'office problématique : qui est-elle ? et qui est-il ?, se demande-t-on.

L'image, dans ce cas, appelle l'identité. Or l'identité de chacun des modèles, par Christophe Beauregard, ne sera pas précisée, sauf par un vague prénom («Alexis», «Nadège», «Guillaume», «Carole»..., sans plus de précision au registre identitaire). Il en résulte pour le spectateur une relation tendue à l'image. Affectueuse en ce qu'elle offre la figure de personnes photographiées à leur avantage, qui cherchent à crever l'écran, l'image est aussi bien frustrante. Elle n'en dit pas assez, elle semble de surcroît hésiter entre la valorisation du sujet et celle du fond sur lequel s'affiche celui-ci, dans un troublant va-et-vient entre certitude et incertitude et entre affirmation et dévalorisation de la personne.



Tockss, 2021  
C-Print  
70 cm x 70 cm



Youssef, 2021  
C-Print  
70 cm x 70 cm



Carole, 2019  
C-Print  
70 cm x 70 cm



Nadege, 2019  
C-Print  
70 cm x 70 cm

## Le Meilleur des Mondes, 2012

16 photographies couleur C-Print sous plexiglass  
 15 photographies 100 cm x 75 cm  
 1 photographie 40 cm x 48,5 cm  
 Édition de 8 + 2EA

«Le portrait et l'identité sont mes thèmes de prédilection, dit Christophe Beaugard. Dans mes séries, je traque le moment où ceux qui sont en apparence sans histoire incarnent, respirent et transpirent cet état d'esprit propre aux sociétés post-modernes : l'envie d'être unique tout en étant conforme aux normes». Et d'ajouter : «Mes clichés montrent comment le corps fait les frais de l'obsession contemporaine de donner un sens à son existence». Être quelqu'un, exister pour quelque chose : l'obsession de la culture occidentale à nous inscrire, nous sujets, dans un destin d'exception induit cette fatalité : l'interdiction de n'être personne. «Be Yourself», «Suis ta propre voie»...

Ces injonctions nées pour la plupart du monde de la consommation, nous intimant de personnaliser à outrance nos vies, génèrent le culte ambivalent de l'estime de soi. S'aimer est nécessaire, sous peine de ne pas trouver de raison d'habiter ce monde, là où s'aimer trop conduit au culte séparatiste de la différence, au risque de la solitude.

Entre le semblable et l'incomparable, comment choisir et comment, en notre seul corps, en notre seule vie, accorder l'un et l'autre ? La série photographique *Le Meilleur des Mondes*\* s'inspire des trombinoscopes d'entreprise. Des portraits construits sur le même modèle (face souriante, vêtement de type uniforme, pose à la fois détendue et autoritaire, expression volontaire) s'alignent à la queue leu leu comme autant de figures standard et stéréotypées. L'individu s'y affirme autant qu'il devient un être s'assimilant au clone.

L'uniformisation (le « tous-pareils ») ne fait pas que menacer nos vies, en dépit des apparences (la singularité affichée), elle s'affiche ici comme une infection latente.

\*Série réalisée dans le cadre d'une carte blanche commandée par l'association Basiliade, créée en 1993 et engagée dans la lutte contre le SIDA.



Samantha, 2012  
 Tirage C-Print sous plexiglass  
 100 cm x 75 cm



Elisabeth, 2012  
Tirage C-Print sous plexiglass  
100 cm x 75 cm



Edouardo, 2012  
Tirage C-Print sous plexiglass  
100 cm x 75 cm



Sylvana, 2012  
Tirage C-Print sous plexiglass  
100 cm x 75 cm



Christophe, 2012  
Tirage C-Print sous plexiglass  
100 cm x 75 cm



## It's Getting Dark, 2011-2014

8 photographies couleur C-Print  
7 photographies 90 cm x 90 cm  
1 photographie 50 cm x 50 cm  
Édition de 8 + 2EA

Cette série photographique insolite résulte d'une demande faite par l'artiste à ses modèles, prendre la pose, en une gestuelle libre, tout en se couvrant la tête. «Invités le temps d'une séance de pose à mon atelier, je demande à des hommes et femmes de se voiler la face avec un vêtement ou une étoffe de leur choix», nous apprend Christophe Beaugard.

*It's Getting Dark* («Il fait nuit», «Il fait sombre», «Il va bientôt faire nuit»...) est une offre visuelle au sens improbable, où l'on ne saurait dire ce qui se trame : parce qu'ainsi l'a voulu le photographe. Se portraiturer mais cacher son visage est, de facto, absurde. Photographier quelqu'un en lui demandant de masquer son visage l'est tout autant. Alors quoi ? Voiler une chose, la soustraire au regard, c'est la rendre intrigante, désirable. Mais voiler la chose, c'est aussi signifier que le regard n'a pas à s'en saisir.

On connaît les usages sociaux, en matière corporelle, du voile radical (le niqab dans la culture musulmane), dont la fonction est d'éloigner le regard et d'éviter la fixation sur le visage. Mais on connaît aussi la stratégie qui consiste à cacher en partie à toutes fins de susciter la frustration et, partant, une attention redoublée (voir les mannequins défilant visage couvert d'un masque ou d'un foulard dans les défilés de mode du styliste Martin Margiela).

Curieux jeu pipé que celui-ci. Le photographe comme ses modèles s'y interdisent ce moment par excellence révélateur qu'est le dévoilement, contre la vocation même de la photographie (du grec  $\phi\omega\tau\omicron\varsigma$ , photos, la «clarté»), étymologiquement l'écriture de ce que révèle la lumière.



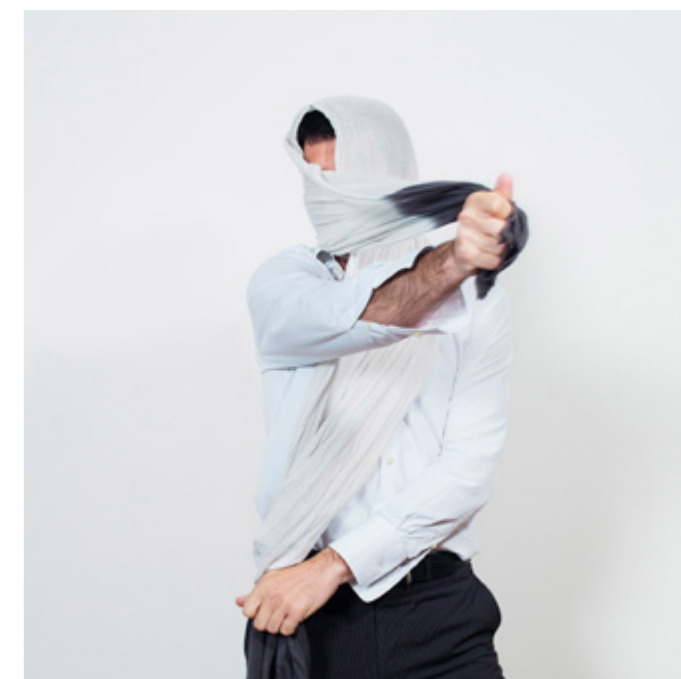
Bleu, 2011-2014  
C-Print  
90 cm x 90 cm



Vert, 2011-2014  
C-Print  
90 cm x 90 cm



Rouge. Triptyque I, 2011-2014  
C-Print  
90 cm x 90 cm



Blanc. Triptyque I, 2011-2014  
C-Print  
90 cm x 90 cm

## Semantic Tramps, 2007

13 photographies couleur C-Print contrecollées sous plexiglass  
 10 photographies 50 cm x 50 cm  
 3 photographies 46 cm x 46 cm  
 Édition de 8 + 2EA

«Le corps est au cœur de l'œuvre de Christophe Beauregard. Mais un corps toujours scénographié, voire théâtralisé, jamais saisi selon les règles obsolètes de l'instant décisif ou les codes d'urgence du photoreportage », écrit la spécialiste de la photographie Dominique Baqué.

Corps scénographié, théâtralisé : on ne peut mieux dire s'agissant de la série photographique *Semantic Tramps* (« Clochards sémantiques », 2007), qui fit date et fit à son heure polémique. Que montrent les images ? Des Sans Domicile Fixe dans des postures peu avenantes : prostrés à même un trottoir, éberlués et peut-être alcoolisés, sales... Le photographe n'en rajoute pas mais le message passe – la situation sociale du SDF, pour sûr, n'est pas enviable.

Polémique, pourquoi ? Christophe Beauregard, pour *Semantic Tramps*, ne « shoote » pas de vrais SDF dans la rue mais fait poser des comédiens. Attitude indigne ? « Mon indignation est née justement d'un sentiment d'abandon », argue-t-il. Encore ? « Faire des photos de clochards, je peux, et j'arriverais éventuellement à les vendre si l'actualité le permet.

Et puis après ? Je laisse retourner ces hommes et ces femmes à leur saleté et à leur souffrance ? » Voler l'image de l'autre, faire un commerce de la misère du monde ? « Je ne suis pas sûr que ce soit très clair non plus ».

Le titre de la série, « Clochards sémantiques », s'éclaire du coup de lui-même : ces clochards que montrent les images ne sont pas d'abord des figures de SDF mais une leçon de grammaire, la grammaire même du cliché.

Comment se représente-t-on le SDF ? Non comme un individu se maintenant à sa manière propre au sein du corps social, voire pouvant faire de l'exclusion une formule identitaire (« je suis exclu donc je suis »), mais comme une victime de statut indifférencié servant d'épouvantail médiatique, sans plus.

Une « sémantique », pour le moins, un peu courte. Cette réduction du sujet qu'est le SDF à son plus petit commun dénominateur sociologique n'est peut-être pas fautive. Elle n'en est pas moins désobjectivante, caricaturale sans doute et humiliante assurément.



Semantic Tramps, 2007  
 Tirage C-Print sous plexiglass  
 50 cm x 50 cm



Semantic Tramps, 2007  
Tirage C-Print sous plexiglass  
50 cm x 50 cm

## Vianney, 2020-2022

Série de photographies couleur  
Différents formats  
Édition de 8

Pour cette série Vianney est mon modèle, et iel est non binaire. Traiter par la photographie ce désir d'ambivalence et ce trouble de la perception de l'autre est un enjeu dans la continuité de mes recherches précédentes. Et chercher et trouver précisément ce qui n'est plus ni femme ni homme chez iel, pour déjouer ainsi les codes du regard que la société nous a longuement appris à reconnaître.

Ne voyons pas dans cette série la énième série sur la non-binarité ou le genre, sur la photogénie de l'hybridation ou du transgressif, du voyeurisme du travestissement de l'homme / femme mais une réflexion sur le désir. D'un côté le désir d'être deux en un, d'être un tout, un absolu, avec ses frontières si vastes, de l'autre le désir de pouvoir appréhender ce tout.



Portraits de Vianney, 2022  
Papier jet d'encre canson platine  
36,5 cm x 36,5 cm,  
édition de 8



Portraits de Vianney et fleur, 2022  
Film négatif couleur, tirage C-Print  
36,5 cm x 36,5 cm, édition de 3  
66 cm x 66 cm, édition de 5



Portraits de Vianney à l'euphonium I, 2022  
Film négatif couleur, tirage C-Print  
36,5 cm x 36,5 cm, édition de 5  
80cm x 80 cm, édition de 3

## Fleurs, 2020-2023

8 photographies couleur tirage C-Print sur papier platine  
 3 photographies 80 cm x 60 cm  
 5 photographies 48,65 cm x 36,5 cm  
 Édition de 8 + 2EA

Voici ma toute nouvelle série inédite *Fleurs, 2020-2023* initiée pendant le confinement à Paris entre février et mai 2020 dans mon atelier au Bateau-Lavoir.

Portraitiste, mes recherches tentent habituellement de montrer comment dans nos sociétés actuelles le corps fait les frais de cette obsession contemporaine à donner un sens à son existence. Ne pouvant plus photographier les êtres, je me suis mis à photographier les fleurs, et à étudier l'espace, la perspective, la lumière, les couleurs sans retouche de postproduction. La liberté n'était plus dehors, j'essayais de la retrouver dans l'atelier, dans le cadre de l'appareil photo.

J'ai simplement imaginé que j'étais au théâtre, et que je découvrais sur la scène d'une pièce imaginaire des fleurs disposées dans le décor.

Même ces fleurs sont devenues des denrées rares puisque les fleuristes étaient fermés mais étaient toujours sur le pont prêts à me livrer, moi qui ne demandais qu'une chose, travailler !

Ces fleurs évoquent cette rage, cette énergie de tous ces personnes qui privées de leur activité ont tout fait pour continuer. Elle se sont battues n'ayant aucune idée de ce qui allait se passer, de l'avenir. Sur les dernières réalisations, j'ai ajouté aux bouquets de fleurs des plaques photographiques érotiques du début du XXème siècle et des jouets ou objets de mon enfance.



Fleurs II, 2021  
 Tirage sur papier platine  
 80 cm x 60 cm



Nature morte et plaque photographique, 2022  
Tirage sur papier platine  
80 cm x 60 cm



Fleurs I, 2021  
Tirage sur papier platine  
80 cm x 60 cm



Étude nature morte, 2022  
Tirage sur papier platine  
48,65 cm x 36,5 cm



## Polaroids, 2019-2022

Polaroids réalisés au SX 70, film couleur

Dans son studio au Bateau-Lavoir, lors du premier confinement, alors qu'il ne pouvait plus photographier les êtres humains, Christophe Beauregard s'est mis à créer des mises en scène. Inspiré par la littérature, il a simplement imaginé qu'il était au théâtre et qu'il découvrait sur la scène des fleurs et des objets disposés dans le décor. « Ces mêmes décors et paysages qui nous incitent à la rêverie d'histoires humaines possibles, des Short Stories ». Quelques mois plus tard, ce travail de studio s'est naturellement tourné vers l'extérieur lorsque nous avons pu circuler plus librement.

Depuis, en parallèle de ses séries photographiques, Christophe Beauregard développe un important travail de polaroids élargissant son spectre du portrait au paysage en passant par la nature morte du fait du caractère immédiat du médium.

Ce dernier lui permet d'aborder différemment ses recherches initiales sur la couleur, la lumière, la figure et la fiction, en introduisant la notion d'accident puisqu'il est impossible de retoucher les images au moment de la prise de vue.

En procédant progressivement à l'agrandissement de certains polaroids, dont *La promenade de San Lucar, 2021* l'artiste cherche à en révéler les caractéristiques plastiques qui leurs sont propres : la planéité des images dépourvues de profondeur de champs et, le rendu synthétique des formes. Ces derniers font particulièrement écho à son travail de portraits de la série *Why Not Portraits ?* qui questionne le rapport de la figure au fond.



La promenade de Sanlúcar, 2021  
Tirage jet d'encre 270 gr  
106,5 cm x 110 cm  
Édition de 5



Nature morte et plaque de verre I, 2022  
Polaroid film SX 70  
8,8 cm x 10,7 cm  
Édition unique



Nature morte III, 2022  
Polaroid film SX 70  
8,8 cm x 10,7 cm  
Édition unique

